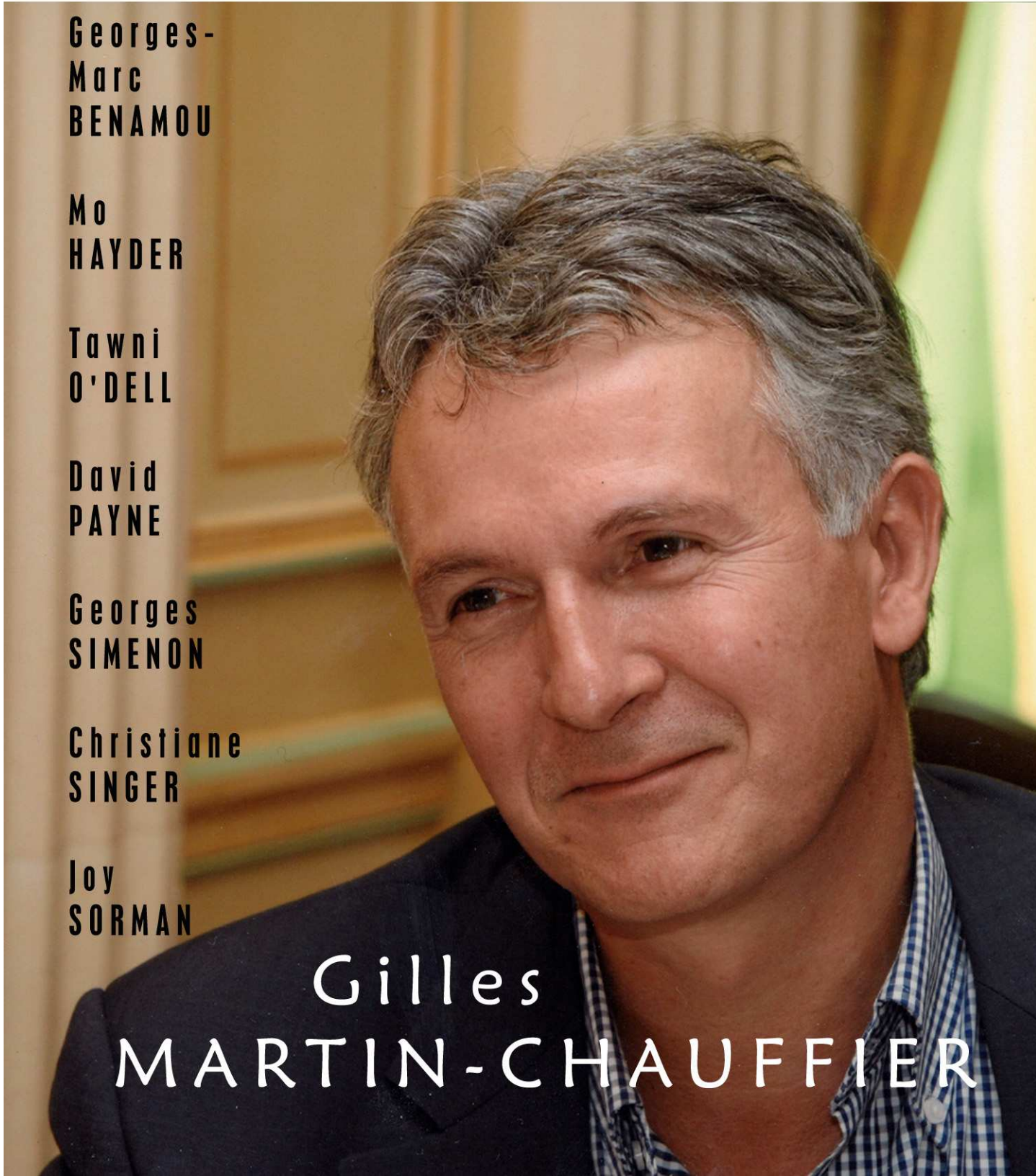




tous les quinze jours - n°1 / 1er mai 2007



**Georges-
Marc
BENAMOU**

**Mo
HAYDER**

**Tawni
O'DELL**

**David
PAYNE**

**Georges
SIMENON**

**Christiane
SINGER**

**Joy
SORMAN**

**Gilles
MARTIN-CHAUFFIER**

Gilles Martin-Chauffier : « Une vraie Parisienne »



Ah ! ces réputations qu'on colle si facilement... Par exemple, lui, on le dit méchant, cynique... Là, dans un restaurant italien de l'ouest parisien, Gilles Martin-Chauffier (accessoirement rédacteur en chef à *Paris-Match*) est souriant et il évoque *Une vraie Parisienne*, « mon dixième livre », précise-t-il avant d'ajouter : « C'est mon neuvième roman ». Et voilà donc un texte allègrement mené qu'on peut lire à deux niveaux : soit pour le plaisir de la lecture, soit parce qu'on est un peu initié aux choses de la vie artistico-politico-parisienne. Dans les deux cas, c'est l'assurance d'un bonheur, d'un plaisir de lecture. Dans cette histoire, Martin-Chauffier nous balade : Paris, Fontainebleau, l'Italie, à nouveau Paris. Ses personnages : une guide touristique pour stars (du rock ou de la finance) ; une rock star américaine ; une attachée de presse aussi déjantée que pathétique ; le rédacteur en chef de Paris Scoop, hebdo « people » et aussi un avocat, un détective ou encore des têtes connues comme Nicolas Sarkozy ou Franz-Olivier Giesbert. Une vraie Parisienne, c'est la version contemporaine des *Liaisons dangereuses*. Et aussi, pour le moment, la plus pertinente analyse de la « parisianitude ». Rencontre avec un auteur qui se veut juste « extrêmement sincère ».

En fermant *Une vraie Parisienne*, on se dit que Gilles Martin-Chauffier a des comptes à régler et qu'il ne doit plus avoir un seul ami sur la place de Paris, aujourd'hui...

Mais qu'on arrête de dire que je suis méchant ! Parce que je ne suis pas du tout méchant, je suis extrêmement sincère. Moi, je veux la vérité, rien que la vérité, toute la vérité... Et quand j'avais reçu en 2003 le prix Renaudot des lycéens pour *Silence*, on ment, j'avais en tête ce livre. Il y avait les histoires de Johnny Hallyday sur un yacht, de Bertrand Cantat qui a battu à mort Marie Trintignant. J'avais mon histoire : une fille avec une star...

Reste à construire l'histoire !

Jean Dutourd m'a dit, un jour : « Quand un écrivain a trouvé son style, il s'assoit à sa table et ça vient... » Je crois qu'il m'a fallu quatre livres pour trouver ma façon d'écrire. J'ai écrit mon premier à 25 ans ; alors, quand on a passé 50 ans, vécu et traversé des drames, on a une oesophage en béton... Et quand on a l'intrigue, on tricote. Chez moi, il y a toujours des scènes, jamais un flash-back. Et une constante : tout doit développer la même idée. Ce livre, *Une vraie Parisienne*, je voulais initialement le titrer *L'Indécence*.

Avouez-le : vos personnages, d'Agnès de Couroye la guide touristique à Bruce Fairfield la rock star, en passant par Coco Danceney l'attachée de presse ou Edouard Breda le rédacteur en chef de Paris Scoop, ne sont vraiment pas d'une grande élégance morale !

Dans mes précédents livres, par exemple dans *Les Corrompus* (1998) ou *Silence, on ment* (2003), j'ai beaucoup évoqué la corruption. Mais cette corruption, aujourd'hui, je n'y crois plus... En revanche, la société française me paraît être

confrontée à un risque d'explosion de rage. Dans cette société, il y a vraiment une forme d'indécence... Et pour illustrer cette indécence à travers un roman, j'ai pensé aux stars et à leurs comportements mais aussi aux gens qui les entourent. J'ai aussi voulu glisser, au fil des pages, un certain nombre d'excès...

Des excès que vous avez vus par votre poste de rédacteur en chef à Paris Match ? qu'on vous a rapportés ?

On dira que ce sont des choses que j'ai observées... mais il n'y a pas que moi qui les observe ! Les stars... Ce qui est choquant, par exemple, c'est de voir une star faire de l'humanitaire au Darfour, d'y aller avec son photographe pour faire des photos sur la vente desquelles elle touchera de l'argent !

Agnès de Couroye, votre héroïne, n'est pas spécialement une groupie post-ado...

Quand j'ai imaginé Une vraie Parisienne, je savais que ce serait une fille avec une star. Une fille hypersexy, qui n'a pas 20 ans mais un peu plus de 40 ans, parce que c'est à cet âge-là que la Française a trouvé son style. Je savais aussi les lieux : l'hôtel Bristol à Paris, Fontainebleau, l'Italie...

Un de vos personnages la définit comme une « paris-hyène » !

Cette Agnès a un charme fou mais elle est dangereuse. A 42, 43 ans, elle a jeté ses filets sur Bruce Fairfield parce qu'elle sait que le temps passe, que bientôt ce ne sera plus son heure. Elle est snob et l'argent de la rock star l'intéresse beaucoup ! Au début du livre, on la découvre tellement sûre de sa supériorité : elle est cultivée ; à la fin, elle n'est plus sûre et elle devient odieuse...

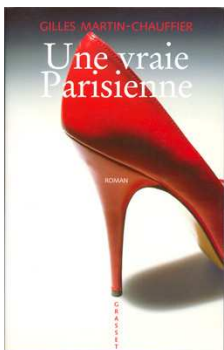
Votre rock star, Bruce Fairfield, peut paraître fade, tellement et seulement concerné par lui-même...

Au début, Agnès de Couroye est persuadée qu'elle va mettre facilement le grappin sur cette rock star américaine, donc inculte, brute de décoffrage... Mais voilà, Bruce est plus cultivé qu'il n'en a l'air. Et surtout, il est plein de bon sens. Et très amoureux d'Agnès ! En fait, avec ce livre, j'ai voulu confronter, mettre en contact deux formes de culture...

... dont la parisienne, et toute sa suffisance !

C'est un thème récurrent dans mes livres : la France. Et vu de l'étranger, la Parisienne, c'est la Française... Il y a aussi l'idée que le monde aime, chez nous les Français, nos défauts : notre futilité, notre cynisme. Oui, ça me paraît être ça, une vraie Parisienne- moqueuse, érudite, beaucoup plus cultivée que la moyenne dans le monde mais ça n'en fait pas pour autant un professeur à Harvard !

Propos recueillis par ©Serge Bressan



>Une vraie Parisienne, de Gilles Martin-Chauffier. Grasset, 306 pages, 18,90 €.

Mo Hayder : « Pig Island »



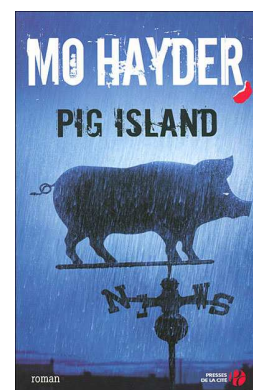
Ne pas se fier aux apparences... En voici une nouvelle preuve : Mo Hayder, Britannique de 44 ans, blonde et yeux bleu gris, aurait pu faire carrière dans le mannequinat. Une lecture de sa bio nous apprend qu'elle a été hôtesse de bar à Tokyo. C'est cette beauté qui, depuis 2000 et un premier thriller (*Birdman*), exerce la fonction d'écrivain à plein temps. Mieux (ou pis ?) : Mo Hayder est tenue pour une des diaboliques stars de la littérature cauchemardesque. Et cette fois, elle qui revendique les influences de Thomas Harris et

>*Pig Island*, de Mo Hayder. Traduit par Hubert Tézenas. Presses de la Cité, 402 pages, 20 €.

Patricia Cornwell et reconnaît être attirée par le morbide et la barbarie, tape encore plus fort avec son nouveau roman, *Pig Island*. La pub concoctée par son éditeur français est bien trouvée : « Avec *Pig Island*, vous ne ferez plus jamais de cauchemars... parce que vous ne pourrez plus jamais dormir ». On dira aussi qu'on tient là un livre dérangeant et intense, écrit par une écrivaine qui jongle avec l'effroyable et l'étrange, en y ajoutant quelques doses d'aridité...

Et mieux encore, avec *Pig Island*, la Britannique revient au thriller sanglant, au copinage avec le diable. Mo Hayder, on l'a surnommée « la Noirissime »- elle le mérite quand elle emmène son lecteur sur une île perdue au large de l'Ecosse. Là, avec le journaliste Joe Akes, on y croise une créature maléfique mi-homme mi-animal, on plonge dans une enquête qui vire au cauchemar. Il y a de l'hommage au roman gothique anglais avec brouillard à volonté, légendes d'hier et de demain alors que Oakes n'a jamais fonctionné que convaincu que tout s'explique rationnellement. C'est raté : sur *Pig Island*, et par la magie de Mo Hayder, sévit un psychopathe. Tout peut arriver. Tout va arriver. C'est éblouissant de débordement, de brillance, de transcendance,... bref ! c'est Mo Hayder !

©Serge Bressan



David Payne : « Wando Passo »



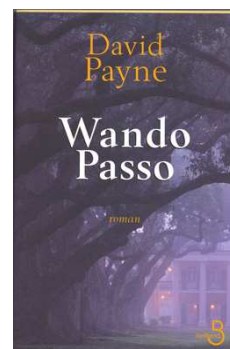
Dans une première vie, tout de suite après l'obtention d'un diplôme universitaire de littérature, il s'engage sur un chalutier. Une lecture d'Herman Melville l'a marqué à jamais. Retour sur terre, il plonge en écriture. Et nous arrive, en VF, *Wando Passo*- le quatrième roman de David Payne, 52 ans, Américain né en Caroline du Nord. Précédemment, il nous avait enchantés avec les impeccables *Confessions d'un taoïste à Wall Street : Le Dragon et le Tigre* (1986), *Le Monde perdu de Joey Madden* (1995) et *Le Phare d'un monde flottant* (2001). Très vite, David Payne a eu droit à la comparaison prestigieuse- voilà, disait la presse US, le nouveau John Irving et ces *Confessions...* sont du niveau du *Monde selon Garp*, rien que ça ! Avec son quatrième

et nouveau roman, Payne assure la réputation...

Fort habilement, avec une grande maîtrise, il mène son récit. Son double récit, devrait-on écrire... On découvre Ransom, une ex-star du rock qui revient à Wando Passo, terre calcinée de Caroline du Sud, avec l'espoir de reconquérir sa femme Claire. Mais celle-ci a changé. Ce qui déclenche une belle parano chez Ransom, qui trouve dans la plantation familiale un chaudron rempli de souvenirs. Et qui plonge en 1861 : alors, la maison a abrité une tragique et sanglante histoire d'amour entre une femme blanche et un homme noir... La force de David Payne, en grand conteur de l'exotisme et de la tradition, réside toute entière là : un art de mener de front deux histoires qui, en fait, sont mues par le même mal-être. En une formule, Payne définit la condition humaine : « La vie d'un être humain est tout entière une condition d'esclave. Noirs, Blancs ou Jaunes, on est tous dans la même galère... » Dans ce livre grand écran, format cinémascope, surgit la question : le présent ne serait-il que la répétition du passé, inexorablement ?

©Serge Bressan

>Wando Passo, de David Payne. Traduit par Virginie Buhl. Belfond, 516 pages,23 €.



Joy Sorman : « Du bruit »



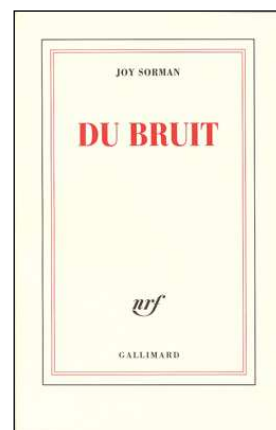
Un aveu pour un ressenti : « NTM, accélérateur de particules, accélérateur pour la vie, de 1991 à 1998 et au-delà ». Une ambiance : « Les spasmes de la ville, les dissonances du béton ». Une leçon : le rap, « c'est le poumon qui absorbe et recrache les bruits du monde ici et maintenant. Le clou du réel enfoncé dans nos oreilles ». Des mots au fil des pages de *Du bruit*, le deuxième et nouveau roman de Joy Sorman. On l'avait

remarquée pour *Boys boys boys* (prix Flore en 2005) quand elle évoquait le féminisme. Cette fois, elle débarque dans le monde du rap- après avoir eu un choc en 1991 à l'écoute de *Paris sous les bombes*, l'album cultissime du duo NTM (avec Joey Starr et Kool Shen).

Evidemment, des textes ont déjà été écrits avec, pour sujet principal, la musique- par exemple, un excellent *Rolling Stones* de François Bon. Là, avec Joy Sorman- 33 ans, jeune fille de bonne famille, ça s'électrise. Ça rappe et ça tague. La matière est bruyante (brillante, aussi !), poisseuse, abrasive ; elle colle au visage. Avec *Du bruit*, l'auteure nous fait déjà oublier la vague parisiano-branchée (Beigbeder, Moix,...)- on est avec Joy Sorman dans une famille littéraire où l'on croise, entre autres, Virginie Despentes. Il y a de la bête de scène, de l'oralité, des étincelles, de la baston, du crissement de pneus, des sirènes et des gyrophares... Bref ! un style. Qui porte d'autant plus que, là, on est bien loin du folklore « lascars, voitures rutilantes et petites pépées » vénéré par les (gangsta) rappers. Parce qu'elle aime son époque, elle ne veut pas adopter la posture du mépris et du cynisme. Elle est persuadée qu'on peut écrire dans l'amour et l'adhésion pour défendre son temps, pour ne pas rester sur le bord de la route. Mieux encore : chez Joy Sorman, il y a de la grâce d'écriture. Triple respect !

©Serge Bressan

>*Du bruit*, de Joy Sorman. Gallimard, 162 pages, 12,50 €.



Georges-Marc BENAMOU : "Le fantôme de Munich"



Moins de vingt-quatre heures... Voilà ce dont, ce 29 septembre 1938, disposait Edouard Daladier, l'homme de la France, pour tout simplement sauver le monde. Ce jour-là, à Munich, il y avait aussi l'Anglais Sir Neville Chamberlain, l'Italien Benito Mussolini et l'Allemand Adolf Hitler. Ce dernier (avec la bienveillance de l'Italien) voulait annexer les Sudètes, région frontalière de Tchécoslovaquie. Depuis de nombreux mois, la crise ébranlait l'Europe. Et c'est encore l'Allemand qui « convoqua » à Munich, ce 29 septembre 1938, un sommet à quatre. Daladier le Français s'y rendit contraint et forcé- déterminé à empêcher la guerre, tandis que l'Anglais jouait, lui, l'apaisement. Le président du Conseil français a échoué- n'a pu empêcher le conflit mondial. Avec astuce technique et style littéraire efficace, Georges-Marc Benamou a imaginé tout ce qui se sont dit et échangé les quatre hommes dans le secret d'un salon munichois. Ça donne un roman fort réussi, Le

fantôme de Munich- fortement documenté, joliment romancé. Rencontre avec un auteur qui se lançait, là, dans son premier roman.

Comment en vient-on à choisir Edouard Daladier, l'ancien président du Conseil français, comme héros d'un roman ?

Mais on a tous tendance à oublier qu'Edouard Daladier a été, en France dans la première moitié du 20^{ème} siècle, un homme politique hautement important. Surnommé « le taureau du Vaucluse », il apparaissait comme une sorte de consensus de la droite et de la gauche. Il jouissait d'une belle popularité dans la population. Et puis, il est tombé dans une chape d'oubli. Dans les années 1970, peu avant sa mort, on le voit sur les photos, il ressemble à un vieux boxeur toujours groggy de son match de Munich, en septembre 1938...

Pour *Le fantôme de Munich*- votre premier roman, vous introduisez l'histoire par le récit d'une journaliste américaine qui, pour un reportage, rencontre Edouard Daladier au début de l'été 1968...

Je voulais un personnage très neutre pour lancer le roman. J'ai choisi une Américaine ; c'est vrai, c'est un artifice de fiction mais je ne voulais pas qu'elle ait trop d'existence... J'ai de vieux scrupules de scénariste et, pour ce *Fantôme de Munich*, j'ai préféré une vision fragmentaire : j'étais plus à l'aise pour l'écriture, et ça m'a paru plus honnête. J'avais commencé ce livre en me glissant dans la tête de Daladier mais, très vite, j'ai compris que ça ne fonctionnait pas. Alors, j'ai vraiment bossé sur le côté historique- parce que Daladier, lui, toute sa vie, il a ressassé ce 29 septembre 1938. Ainsi, à la Bibliothèque Nationale à Paris, il y a dix-sept cartons emplies de ses notes, commentaires, carnets,... Et le grand historien Marc

Ferro m'a affirmé que, jusqu'à la fin de sa vie, Daladier n'a cessé de culpabiliser alors que, lorsqu'il négociait, il était très dur...

Cette journaliste américaine interrogeant Edouard Daladier, ce n'est pas seulement un artifice littéraire ! Ca ressemble étrangement à ce que vous avez fait avec François Mitterrand pour votre livre paru en 2001, *Jeune homme, vous ne savez pas de quoi vous parlez...*

Oui... sûrement parce que j'aime bien les vieillards de la politique. J'aime leurs histoires avec tous ces cadavres qui jonchent leur parcours, leurs radotages aussi...

Votre roman, c'est aussi le décryptage de la capitulation des Français et des Anglais face à Hitler...

Dans cet épisode de l'Histoire contemporaine, j'ai voulu aller voir la tragédie. Voir la tragédie dans la décision politique l'honneur et le déshonneur. Avec ce livre, j'ai essayé d'en faire une tragi-comédie. Par exemple, Mussolini, il ne faut pas le juger avec nos yeux de 2006- 2007. Chez Mussolini, cet ancien socialiste passé à la droite extrême, il y avait des doutes... Et pour écrire *Le fantôme de Munich*, j'ai beaucoup lu- plus de 200 livres, vu et revu les images d'archives, le film de Max Ophuls. Et comme j'aime bien le naturalisme à la Zola, j'ai vraiment eu besoin de me nourrir

>A lire : *Le fantôme de Munich*, de Georges-Marc Benamou. Flammarion, 338 pages, 19 €.

abondamment de tous ces détails avant de passer à l'écriture.

Entre *Le fantôme de Munich en septembre 1938* et notre époque, il semble y avoir résonance...

Je dirai qu'aujourd'hui, parmi les choses qui m'inquiètent, ce n'est pas principalement l'Irak. Non, personnellement, je suis plus préoccupé par l'Iran. Et la question que l'attitude des dirigeants de ce pays pose inévitablement : jusqu'à quel point faut-il permettre le nucléaire ? Je sens aussi un vrai décrochage de la France en Europe. On a une France un peu larguée- comme dans les années 1930. A l'époque, la France ne s'était pas donnée les moyens de résister à Hitler. Et s'il faut voir une résonance entre *Le fantôme de Munich* et la France de 2007, c'est bien sur la même interrogation : qu'est-ce que la France ?

La « Grande Histoire », la littérature a vraiment droit d'y toucher ?

Personnellement, j'assume la vérité romanesque quand les historiens n'ont pas donné la réponse... Et c'est ainsi que j'ai pu, dans *Le fantôme de Munich*, développer mon hypothèse romanesque : Edouard Daladier souffrait d'un syndrome post-traumatique- et cette maladie était assez allégorique de la France de 1914- 1918...

Propos recueillis par ©Serge Bressan



Georges SIMENON : "Tout Maigret"



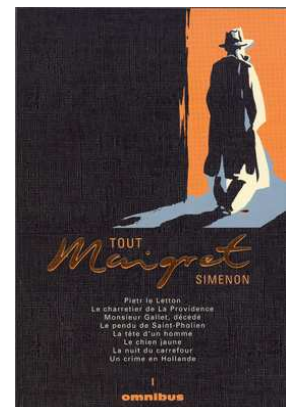
Donc, 2007 sera « l'année Maigret ». Voilà soixante-quinze ans, de l'imagination de Georges Simenon- alors jeune journaliste de 27 ans, surgissait un personnage qui allait rapidement s'imposer comme un des héros essentiels de la littérature mondiale. Et pour fêter dignement cet anniversaire, les Editions Omnibus vont publier au fil de l'année *Tout Maigret*, en dix volumes (trois sont déjà en vente)- soit pas moins de soixante-quinze romans et vingt-huit nouvelles ! Précision de l'éditeur : les romans sont réunis et présentés dans l'ordre d'écriture de 1932 à 1972, et introduits et annotés par Michel Carly, spécialiste incontesté de l'œuvre « simenonienne ».

A la télé française, Maigret a été interprété par Jean Richard puis Bruno Cremer. Fonctionnaire tout proche de la retraite, il est solitaire, bougon et surtout habité par une empathie jamais forcée pour autrui- c'est là que réside le secret de sa capacité à résoudre les intrigues et enquêtes. Georges Simenon, l'auteur, n'a jamais sa

sympathie, quasi sa tendresse pour ce commissaire Maigret : « Je me sens bien avec lui », disait souvent Simenon. Michel Carly rappelle que, dans les années 1920- 1930, « la littérature policière est dominée par le Français Rouletabille ou l'Anglais Sherlock Holmes et le Belge Hercule Poirot. Simenon apporte une touche radicalement nouvelle. Son héros est à l'inverse de la mode... » Et d'ajouter, sur la modernité des Maigret : « Le rythme paisible – voire pesant – des Maigret n'est pas en phase avec le tempo accéléré de notre époque. De même l'hyper-violence en est absente. C'est un univers adulte pour lecteur adulte mais qui peut aussi toucher un public plus jeune ». Bon anniversaire, commissaire !

@Serge Bressan

>A lire : *Tout Maigret*. Georges Simenon. Omnibus, Tomes 1, 2 et 3. 24,50 € chaque volume.



Tawni O'DELL : "Le ciel n'attend pas"

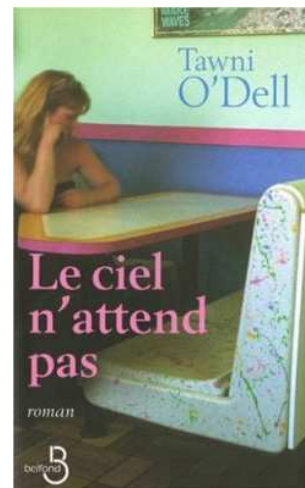


Un décor que l'on connaît- l'ouest de la Pennsylvanie, « une contrée magnifique mais désolée, où les collines sont criblées de villes minières grises et mortes ». Un décor que l'on trouve, une fois encore, dans *Le ciel n'attend pas*, le troisième et nouveau roman de l'Américaine Tawni O'Dell. Pour ses deux premiers romans (dont *Retour à Coal Run*, réédité ce printemps), cette auteure a été comparée rien moins qu'à Emile Zola- ça en impose immédiatement... La comparaison ne tient pas uniquement à l'épaisseur des livres, ou encore aux petites gens qui deviennent (anti-)héros. Chez O'Dell, et plus encore dans cette récente livraison que dans les deux premiers romans, ça brille par un souci de la précision quasi endémique. Cette fois, c'est tout simplement une plongée dans l'univers des « gueules noires » de Jolly Mount- là où, peu de

temps auparavant, un éboulement a pris la vie à de nombreux mineurs... là aussi où l'on vit la fatalité sans la moindre question...

A Jolly Mount, il y a aussi une fille bien cabossée par la vie : Shae-Lynn, 40 ans. Elle a été enfant martyre, mère célibataire, femme flic et maintenant, elle conduit un taxi. Elle n'hésite pas à faire le coup de poing s'il le faut ; elle porte d'affolantes minijupes... Narratrice de ce *Ciel n'attend pas*, elle conte son enfance de malheur. Et celle de sa sœur

Shannon qui a disparu depuis bientôt vingt ans. Un jour, la sœur revient à Jolly Mount. Pourquoi ? Et pourquoi, pour survivre durant tout le temps de sa « disparition », a-t-elle été une mère porteuse qui vendait ses bébés à des bourgeoises stériles ? Avec ce roman, Tawni O'Dell perpétue la grande tradition du roman naturaliste américain, avec des accents de Russell Banks. Une réussite magnifique- une lecture urgente...



©Serge Bressan

>A lire : *Le ciel n'attend pas* (Sister Mine), de Tawni O'Dell. Traduit de l'américain par Bernard Cohen. Belfond, 452 pages, 21 €.

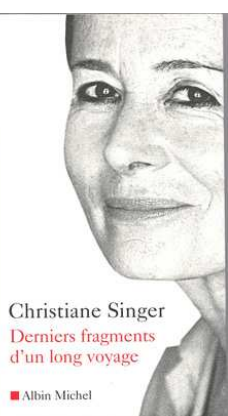
Adieu -----

Christiane SINGER :

"Derniers fragments d'un long voyage"

Une dépêche d'agence- pour une info dans toute sa sécheresse : le 4 avril 2007, l'auteure Christiane Singer est morte à l'hôpital des Frères de la Miséricorde à Vienne (Autriche). Le mal (nom pudique pour désigner le cancer) a eu raison de cette femme de 64 ans... Le 2 mars dernier, elle mettait les ultimes mots à des carnets de

« griffonnages de jour et de nuit » et qui, mis en forme et en pages, donne ce *Derniers fragments d'un long voyage*. Rien moins que, quasiment au



jour le jour, le récit d'une lutte, d'un combat commencé quand, ce 1^{er} septembre 2006, un jeune médecin lui avait annoncé : vous avez encore six mois devant vous... En date du 1^{er} mars 2007 : « Le voyage- ce voyage-là du moins- est pour moi

terminé. A partir de demain, mieux : à partir de cet instant, tout est neuf. Je poursuis mon chemin. Demain, comme tous les

>A lire : *Derniers fragments d'un long voyage*, de Christine Singer. Albin Michel, 142 pages, 12 €.



autres jours d'ici ou d'ailleurs, sur ce versant ou sur l'autre, est désormais mon jour de naissance ».

Lors de la rentrée littéraire de septembre 2006, Christiane Singer nous avait glissé un roman magnifique, *Seul ce qui brûle*- récompensé par le Prix de la Langue française. Et là, avec *Derniers fragments...*, ultime texte, ultimes mots, elle nous livre le registre de la maladie incurable. Avec ventre calciné, lombaires déchiquetées mais sans la moindre plainte, sans la moindre jérémiade.

Toujours la discrétion- cette discrétion qui a nourri son œuvre. Et puis ce cri à la vie- cette vie qui lui a permis d'aimer, d'être aimée. De connaître la passion. De lire Aristote, Paul Celan, des aphorismes zen ou encore des poèmes arabes. Et puis, et enfin cet épitaphe rédigé le 20 décembre 2006 : « «J'ai tant aimé ce monde où habite Ta gloire ».

©Serge Bressan

Copyright 2007 SB-Livres ! – ©Serge Bressan
Pour toute reproduction (totale ou même partielle), prendre contact avec :
sblivres@free.fr